



Bénarès

Xavier Armange

Textes et photos



Xavier Armange est auteur d'une vingtaine de livres et d'albums pour les jeunes et les adultes. Il sillonne le monde des qu'il le peut, particulièrement l'Asie qu'il affectionne et qu'il connaît bien.

Voyageur curieux, de Haridwar à Kanpur, de Calcutta à Pondichéry en passant par Hanoï, Amritsar, Gwalior, Dharamsala, Goa, Jaïmelmer,

Du ou les îles Andaman, il a effectué de nombreux séjours aux quatre coins de l'Inde.

C'est Bénarès qui a sa préférence. Les de ses multiples visites, il y a découvert un monde différent, des amis, rapporté des milliers de photographies, des vidéos, et une moisson de souvenirs qu'il souhaite faire partager dans ce livre.

Il a réalisé sans doute la plus grande photo du monde: les cinq kilomètres des rives du Gange à Bénarès avec leurs palais, leurs maisons, les fontaines baroques et les ghâts, ces escaliers monumentaux où, chaque jour, prient, se baignent, se lavent et sont incinérés les hindous.

Une partie de ce document exceptionnel est reproduite en grand panorama dépliant à la fin de cet ouvrage.

Xavier Armange est également auteur des « Cornes indiennes du Seigneur Éléphant » (Éditions d'Obvestier).

Conception et mise en page: Abélard D'Obvestier

ISBN 978-2-84228-110-0 (pb - 1-02) - Digitally signed 11/06/2008

© Éditions D'Obvestier et, avenue de la Vallée 89100 Le Château d'Orbais Tél. (33) 02 87 21 31 28 Fax (33) 02 87 21 14 10
contact@dorbestier.com www.dorbestier.com

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés. Reproduction intégrale ou partielle par tout moyen, interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Bénarès

AU-DELÀ DE L'ÉTERNITÉ


D'ORBESTIER

VIVRE ET MOURIR LE LONG DU GANGE

*Capitale sacrée de l'Inde,
Bénarès est un générateur d'images,
d'odeurs et de sons.
Ici, le luxe des palais de maharadjahs
côtoie les plus misérables demeures,
unis dans une splendide
et colorée décrépitude.
Ici, chacun développe l'art de survivre
et le privilège de rejoindre l'au-delà
sur les bûchers de crémation
qui bordent le grand fleuve.
Ici, l'existence se mesure
à l'aune de l'éternité
quand le Gange s'éveille au son
des clochettes des dévots du Temple d'or,
dans les brumes dorées
du petit matin.*

*À Martine qui a partagé avec moi de grands moments d'émotion à Bénarès;
à Claire et à Cyril qui découvriront ce lieu magique, je l'espère, un jour.*





Finalement, le *Doux Express* n'aura eu qu'une heure et demie de retard quand vous poserez le pied sur le quai de la gare de Cantonment dans la bousculade des flux et reflux simultanés, violents comme les vagues successives des pluies de mousson, l'entassement des bagages et des gens, les cris de vendeurs de *chai*, les odeurs d'eau de rose, d'ammoniaque, de sueur et d'humanité souffrante.

Votre premier sac sera embarqué par un premier porteur et le second dans d'autres mains, double *bakchich* oblige. Vous traverserez avec peine l'immense hall devenu dortoir hâtiolé où d'innombrables familles attendent. Un train sans doute, une vie meilleure ou la délivrance qu'on vient chercher en pérégrinant ici comme on va à La Mecque ou à Losanges. Les porteurs vous imposeront un taxi, vieille Ambassador à la Tintin. Non. Alors un *monotaxi*, *taxi-mot* à trois roues encapoté de noir. Non. Un *vélo rickshaw* (prononcer *rikcha*)? Vous direz oui. Oui. Leurs conducteurs sont les plus misérables, les plus maigres avec des yeux injectés qui peinent après douze heures de pédalage intensif à trouver au creux de leur *doli* les quelques roupies qu'il leur faudra pour vivre encore une journée de plus et pour acheter le soir le mauvais alcool de riz qui les aidera à dormir quelques heures, recroquevillés dans le panier de leur tricycle. Avec ceux-là on ne discute pas le prix. On essaie seulement de leur faire comprendre où l'on va. Beaucoup ont fui la misère de Dacca, parlent le bengali et rien d'autre, émigrent dans la ville sacrée avec le simple espoir de pouvoir manger, pédalant toute la journée sur un vélo qu'ils ne pourront jamais acheter. Quand ils recevront votre pourboire qui double le prix de la course, leur

sourire furtif vous redonnera un peu de bonne conscience, celle du voyageur épuisé par des heures d'un train bondé qui rêve d'une dosache dans une chambre routarde avec vue sur le Gange. Une chambre pas chère dont le prix d'une seule nuit représente deux semaines de travail de votre conducteur.

Dans la nacelle cahotante vous submergera d'abord une déferlante de chaleur, moite, que les ventilateurs et les fenêtres ouvertes du train vous avaient fait un peu oublier; le bruit assourdissant des klaxons; les moteurs pétaradant de gros nuages de fumée en compétition avec les groupes électrogènes qui tentent de suppléer aux coupures quotidiennes d'électricité. Et cette vague humaine, votre part de ce gros milliard d'Indiens, poussera vers vous mille tentacules, mains sans phalanges des lépreux, doigts menus des gamins à la recherche d'une roupie et d'un stylo, demandeurs et vendeurs de n'importe quoi.

Coincé entre un bus bondé et une camionnette Tata branlante, vous retiendrez jalousement vos bagages entre une charrette à bras comvoyant des monceaux de ballons, d'autres rickshaws, des milliers de rickshaws lourds de grappes animées, de pièces de soie, d'entassement d'enfants en uniforme, retour de l'école, de musulmans rigides dans leur armure noire, escortés par leurs maris en *pyjamas* blancs, de commerçants enturbannés, de balayeurs indous cambrés dans des saris multicolores, belles comme des princesses des Mille et une nuits, parées de leurs bijoux d'or, toutes leurs richesses sur cette terre, et de *sādhus* barbus plus ou moins saints, armés de leurs trident, les trois signes de Shiva peints sur leur front ridé. Vous attendez que les vaches sacrées

finissent de ramener de vieilles offrandes de fleurs et des lambeaux de sacs plastiques pour gagner quelques précieux mètres sous le regard impuissant de policiers kakis armés de *lathis* de bambou. Un groupe de pèlerins, vêtus d'orange, escortés par leur gourou, tentera de vous couper la route, un enterrement aussi peut-être, le mort paré d'un saaire brillant dominant sereinement l'agitation sur son échelle de bambou portée par quatre *chandals* pressés d'atteindre les bûchers de crémation, Manikarnika Ghât, but final du voyage, ultime purification.

À Godaulia, au plus fort de l'agitation, vous approcherez du fleuve sacré et ce sera aussi la fin de vos épreuves. Quand vous descendrez de votre plateforme branlante, mille autres mains se tendront pour vous guider, vous aider, vous vendre des cartes postales, de la soie, des offrandes, des massages, des sutras, des mantras, de la came, des filles ou la bonne aventure. Vous vous engagerez à pied dans le sombre labyrinthe des ruelles sombres du *chowk* sentant l'urine, la bouse, les charognes en décomposition, l'encens et les fleurs des offrandes. Contre quelques pièces on vous remettra sur le bon chemin avec la promesse d'une visite demain à la *factory* de brocart, à l'angle du temple au lingam de Shiva, symbole phallique enduit de poudre rouge.

Suant, soufflant, crotté, fourbu, vous découvrirez enfin votre balcon sur le Gange.

Vous serez arrivé au but de votre voyage, dans la plus vieille ville du monde, pour beaucoup la plus sacrée. **Bénarès.**





Sur la barque
du temps



Embarquez pour une lente descente du fleuve sacré

À l'approche du Gange, les propositions ne manqueront pas et, après avoir négocié raisonnablement votre trajet, vous embarquerez avec votre *boatman* pour une longue descente du grand fleuve au petit matin dans un espace de sérénité où se côtoient la vie tranquille des habitants occupés à leurs ablutions, leur ferveur dans la prière, leurs activités liées au fleuve, la vie parfois exubérante des enfants qui jouent dans l'eau et la mort, sur des emplacements sacrés où se consomment en permanence des corps qui ont cessé de vivre et que le feu libère pour une nouvelle vie.

Assi ghât

C'est le premier lieu sacré que l'on découvre en amont de Bénarès ; celui où les pèlerins doivent se rendre en premier. Autrefois se jetait là, dans le Gange, la rivière Assi. La ville — Varanasi en hindi — tire son nom de la confluence de deux rivières, la Varuna, au nord en aval, et l'Assi. Un peu en dehors de la ville, très animé le matin avec un petit marché et le soir, ce ghât retrouve rapidement une langueur tranquille accentuée par l'absence d'aménagement, la mollesse de la berge et peu de fréquentation touristique. La promenade tout au long des ghâts, en suivant les marches qui se succèdent le long de la berge, est un moment inoubliable propice aux rencontres mais cette longue ballade n'est possible qu'en période de basses eaux, quand les escaliers sont praticables.



Les ghâts

À Bénarès, sur la rive gauche du Gange — la rive droite, inondable, n'est pas construite — et sur plus de cinq kilomètres, on a bâti une centaine d'escaliers monumentaux, les ghâts. Ils permettent de longer et d'accéder au fleuve. Beaucoup ont été offerts par des maharadjahs qui ont fait construire les somptueux palais bordant le fleuve, résidence de pèlerinage et de retraite pour se préparer à l'au-delà avant d'être incinérés. Les années, l'humidité, la pollution et l'affaiblissement des ressources des princes ont dégradé ces demeures de rêve : certaines sont à l'abandon, la plupart sont squattées. Mille autres constructions hétéroclites ont poussé au cours des siècles dans une débauche incontrôlée de formes et de couleurs mais l'ensemble, doré par la patine du temps,

demeure cependant exceptionnel, harmonieux et coloré. Dans ce paysage surprenant règne une paix inhabituelle en Inde. Chaque matin, quand se lève le soleil, s'y retrouvent en communion les habitants de la vieille ville et les pèlerins pour des ablutions qui commencent par des salutations à « Mother Ganga », invocations avec absorption symbolique d'un peu d'eau, puis bain, lavage du corps, des dents et des vêtements avant de se sécher au soleil et de remplir un *lota*, pot de cuivre, d'eau de la rivière sacrée pour des offrandes.

C'est sur les ghâts que se joue une partie importante de la vie sociale des habitants de Bénarès. Discussions, activités de toutes sortes, prières et petits commerces se pratiquent sur les pierres chaudes des escaliers tandis qu'interminablement les enfants jouent en liberté dans les eaux épaisses et que les buffes d'eau somnoient au soleil.



L'architecture des Mille et une Nuits

Comme à Venise, la rive du Gange est bordée de palais de maharadjahs et de mille temples mis en valeur par les escaliers monumentaux. Depuis la fin théorique de leurs privilèges en 1970, beaucoup de princes n'ont plus les moyens d'entretenir leurs somptueuses demeures. Ils restent cependant très respectés par la population. Certains se sont recyclés dans la politique ou le business et gèrent des entreprises prospères. Au Rajasthan principalement ils ont transformé de nombreux châteaux en hôtels de luxe.

Le fort de Ramnagar, palais du maharadjah de Bénarès Anant Narayan Singh, ne se trouve pas sur la rive gauche du Gange. On le découvre en barque ou en empruntant un pont moderne à quelques kilomètres au sud, sur

l'autre rive du fleuve. C'est un vaste édifice enclos de remparts qui attire quelques touristes et de nombreux pèlerins car c'est là, dit-on, qu'aurait été partiellement écrit le Mahabharata, texte épique sacré de la pensée hindouiste. Le maharadjah de Bénarès est très respecté. On considère qu'il est la représentation vivante de Shiva sur terre. Il possède des terres autour de Bénarès et fait travailler une nombreuse main-d'œuvre.

La visite de son palais est assez décevante. On imagine avec difficulté ce que fut la grandeur passée de la capitale de son royaume en découvrant les objets qui la symbolise en bien piteux état sous une épaisse couche de poussière : palanquins, carrosses, Cadillac, armes et autres trésors décrépits.

Les jardins près du fleuve offrent une vue superbe sur la rive droite de Bénarès perdue au loin dans la brume.



Dasawamedh et les ghâts avoisinants

C'est là que se joue le spectacle le plus animé du centre de la ville et le rendez-vous obligatoire des pèlerins et des visiteurs. On y trouve aussi la plus grande concentration de brahmanes, sur de petites estrades de bois et sous des parasols délabrés tandis que racolent les barbiers masseurs. Les bateliers tentent de marchander promenes ou passages en barque, mendiants et lépreux attendent quelques paisas — les centimes de roupies — et le riz au curry de légumes qu'assurent chaque jour des personnes charitables ou les soins des organisations caritatives. Contrairement au monde musulman, l'aumône n'est pas la vertu première de beaucoup d'hindous qui considèrent que la maladie ou le handicap sont la conséquence d'une vie antérieure dissolue, d'un mauvais karma.

À la tombée du jour, sur les deux ghâts centraux se déroulent deux pujas, cérémonies religieuses où de jeunes brahmanes cèlèbrent les éléments avec prières, clochettes, offrandes de lumière faites au fleuve et chants repris en chœur par toute l'assistance. Le public est composé de pèlerins, de visiteurs indiens et étrangers mais aussi de nombreux habitants de la ville qui suivent avec ferveur chaque soir cette célébration sonore et lumineuse. Rapidement le calme revient; les touristes retrouvent leurs hôtels. Mendiants, lépreux et sâdhus quittent les marches pour s'installer à proximité dans des campements de fortune. Les échoppes d'objets religieux qui précèdent les ghâts ferment. Quelques chants résonnent encore au loin dans les ashrams. Des chiens errants poursuivent les rats. Les pannes quotidiennes achèvent d'éteindre la ville jusqu'à lendemain. Silencieux, le fleuve miroite sous les étoiles.



Les bateliers

Impossible de se promener sur les berges du fleuve sans amicales sollicitations, parfois insistantes, des boatmen qui vivent principalement du tourisme. Ces bateliers appartiennent tous à une basse caste, les mallah, qui a été — un petit peu — anoblí pour avoir transporté un jour Shiva, ce qui redonna quelque considération à la profession. Il faut marchander ferme pour obtenir un prix raisonnable car la roupie s'envole quand s'approche un occidental. La vie n'est pas facile pour ces hommes qui s'entassent dans de piètres maisons le long du Gange ; chargés de familles nombreuses, ils vivent du seul revenu de quelques heures de promenade sur le fleuve. Comme les conducteurs de rickshaws, les bateliers possèdent rarement leur outil de travail. Ils louent leur barque chaque

jour à un gros propriétaire qui retient 50 % de leur gain. Comme il ne leur est pas financièrement possible d'emprunter aux banques par manque de garanties, ils restent dépendants toute leur vie, attendant des jours meilleurs dans un futur hypothétique. Les barques sont propulsées uniquement à la rame, souvent par des enfants censés être des apprentis. Seules quelques-unes, plus importantes, servent au transport de groupes de pèlerins et disposent de moteur. Les bateliers ne sont pas des pêcheurs. Une caste est dédiée à cette activité.

On voit parfois sur les rives des hommes qui construisent des barques selon un modèle traditionnel pour ceux qui ont les moyens de les payer. Le bois est choisi et acheté avec le charpentier qui est logé et nourri dans la famille du batelier pendant le mois environ que dure la fabrication de l'embarcation selon un modèle traditionnel.



Les crémations

On vient de partout se faire incinérer sur les ghâts de Manikarnika. Certains corps sont transportés en barques, la plupart traversent la ville, rapidement convoyés sur une échelle de bambou par des porteurs, les chadals. D'autres arrivent sur les toits des voitures parfois de fort loin. Parmi les très nombreux pèlerins venus se purifier certains trouvent là le but ultime d'un voyage qui n'aura pas été inutile. Quelques Occidentaux, convertis aux croyances asiatiques, arrivent en avion et en cerueils plombés de Londres, d'Amsterdam ou de San Francisco. Mais c'est d'abord la population de Bénarès — plus d'un million d'habitants — qui alimente les bûchers. Jour et nuit, parfois par dizaines, s'élevaient les flammes de ceux qui ont la chance de rompre enfin avec le terrible engrenage des réincarnations.

De gros chalands ventrus amènent quotidiennement de lourds chargements de bois qui s'emplissent sur plusieurs étages le long des temples et des constructions hétéroclites près des bûchers. Plusieurs essences sont utilisées, dont le mangouier. Pour les plus riches, on utilise le cèdre ; les plus pauvres n'ont droit qu'à une demi-incinération. Les restes mortels totalement ou partiellement brûlés sont jetés au Gange. Ici, entre les temples et temples, on découvre le puits de Manikarnika, un trou où Parvati, épouse de Shiva, laissa tomber sa boucle d'oreille, devint une fontaine sacrée quand son mari creusa pour la retrouver et l'emplit de sa sueur. À côté, le Charandpaduka. Les grands du monde indien se font parfois incinérer près d'une dalle de pierre qui porte l'empreinte des pieds de Vishnu. À quelques mètres des bûchers, la vie continue. Comme chaque matin on prie, on se baigne et on lave son linge.



La vie,
intensément





Une animation fébrile

Du matin au soir, la rive du Gange est un havre de calme et de méditation, surtout à l'aube et le soir avant l'heure des cérémonies, quand décline la lumière et que l'été revient la fraîcheur.

Bénarès ne se réduit pas au spectacle du fleuve sacré. À quelques mètres de la berge, les quartiers commerçants grouillent d'une vie trépidante jusqu'à une heure avancée. Dans ces minuscules rues encombrées et sinuantes, où il est impossible pour le visiteur de ne pas se perdre, on trouve dans des milliers de boutiques tout l'artisanat local. Épiceries et petites échoppes alimentaires, marchands de bosses séchées, vendeurs de parfums ou de noix d'arc, joailliers qui proposent bracelets, bijoux en argent et en or et pierres précieuses, *paas-naalâs* qui confectionnent des chiques dans une feuille de bétel; de savantes mixtures dont ils gardent le secret, incluant parfois un peu d'opium.

Dans cet immense labyrinthe, tout s'achète et se vend, à commencer par la soie qui fait la deuxième renommée de la ville. Le commerce de souvenirs religieux constitue la troisième richesse. On fabrique et vend des chromos représentant tous les dieux hindous. Shiva est le plus demandé et le plus représenté dans une débauche de couleurs vives. On trouve aussi des tableaux et des statuettes mettant en honneur Ganesh — ou Ganapati — le dieu protecteur à tête d'éléphant qui porte chance et qui est particulièrement vénéré. Au hasard des petites rues, on le découvre en effigies souvent grossièrement sculptées, couvert de peinture, de poudre rouge et parsemé d'œillets d'Inde. Les marchands de souvenirs pour pèlerins proposent aussi des guirlandes de fleurs et des paniers de fruits qu'on offrira dans les temples, des bracelets de longue vie en fils colorés aux vertus bénéfiques et quantité de pacotilles, figurines, objets argents ou dorés mais aussi cassettes vidéo et audio chantant, à la manière de Bollywood, les mérites des dieux.

À quelques pas du Gange, dix 17 heures, les rues qui mènent à la grande intersection de Godolia deviennent impraticables aux véhicules



à moteur et se chargent d'une foule dense qui, à pied ou en vélo rickshaw, tente de se mouvoir dans une grande marée humaine qui devient instantanément patoisque quand s'écrasent les pluies de mousson et qu'il faut marcher dans un cloaque avec de l'eau jusqu'aux cuisses.

Ce tourbillon effréné ne se calme que la nuit venue quand les flux ont cessé à s'écouler lentement et que, sous le chiche éclairage, il ne reste plus que de rares commerçants qui rentrent chez eux, des chiens errants, quelques vaches qui n'ont pas regagné les habitations et des policiers qui somnolent sur des chaises ou dans leurs guérites.

Le lendemain, dès le matin et comme chaque jour de la semaine, la folle animation envahit tout le quartier et chacun devra continuer de se battre pour exister à Bénarès.





Les chiques de bétel

Beaucoup d'Indiens, hommes et femmes, surtout chez les anciens, mâchent du paan, chique de bétel que des marchands ambulants confectioonnent pour quelques roupies sur les trottoirs.

La préparation de base, une feuille de bétel qui a trempé dans l'eau, est garnie de fragments de noix d'arec, de brins de tabac et d'un peu de chaux éteinte pour faciliter la digestion. Tout l'art du paan-wallah réside dans ce qu'il ajoute pour donner du goût à la préparation: épices, graines, plantes, et même, dit-on parfois, des feuilles d'or, un peu d'opium ou d'herbe.

Les Indiens qui chiquent sont dépendants de ce léger euphorisant, stimulant et qui, pour beaucoup, calme la faim mais leur donne une élocution embrouillée et ensalivée.

Quand le paan, amer, a perdu son goût, on le recrache n'importe où non sans avoir envoyé dans les rues et sur le bas des murs de longs jets d'une salive qui ressemble à du sang et teinte durablement les dents, provoquant souvent des déchaussements. Le paan est aussi cancérigène.





Mother Ganga

Les hindous viennent à Bénarès pour honorer leurs dieux — principalement Shiva — et surtout se baigner dans « Mother Ganga », la mère, source de vie, qui prodigue tout à ceux qui savent l'implorer. Ils arrivent souvent de très loin, les plus pauvres à pied. On les croise sur les routes du Deccan, de l'Orissa, du Tamil Nadu... en longues colonnes, pieds nus, tout d'orange vêtus, le bâton de pèlerin sur l'épaule avec clochettes, gourdes et amulettes. Ils passeront quelques jours à Bénarès, encadrés par des guides professionnels qui veilleront à leur faire accomplir dans les formes les rituels sacrés dont le *Panchavrat* Yatra, les cinq bains aux endroits les plus sacrés des rives du Gange dans l'ordre prescrit : l'Ansi Ghât,





Sâdhus et autres saints hommes

Contrairement à d'autres pays d'Asie, comme la Thaïlande, où de très nombreux moines bouddhistes vivent en communauté, la plupart des moines en Inde, les sâdhus, mènent une vie indépendante, sauf un petit nombre de cénobites qui se réfèrent au jainisme, une religion qui précède l'hindouisme. Les moines bouddhistes tibétains mahayana (grand véhicule), ne se rencontrent pas à Bénarès. Beaucoup, en exil, vivent principalement dans le nord de l'Inde, près de la frontière tibétaine, et au Ladakh.

Les sâdhus, issus de toutes les classes sociales, confondus parfois à tort avec les *jhâtris* musulmans, sont des « renoncés », des *atsanghi*. Un jour, parce qu'ils voulaient accéder à une étape spirituelle supérieure, ils ont choisi de quitter le *samasa* — la vie quotidienne et ses mirages — et de rompre tous leurs attachements afin d'espérer atteindre l'illumination. Ils abandonnent ainsi épouse, enfants, famille, amis, métier et tous leurs biens matériels pour partir sur les routes sans jamais s'attacher à un lieu, moines errant pieds nus de sanctuaire en sanctuaire, de festival en festival, allant souvent jusqu'au Népal, principalement à Khatmandou où ils sont nombreux. Certains trouvent aussi dans cette fuite un moyen d'échapper aux soucis triviaux de leur vie familiale et professionnelle, ou à leur caste. Pour leur départ, ceux qui en ont les moyens organisent une grande fête au cours de laquelle ils prononcent des vœux, se dépouillent de tout ce qu'ils possèdent et l'offrent aux plus démunis. Ils se voient aussi attribuer un nom et un titre.

Leurs cinq vœux principaux sont : non-violence, sincérité, ne pas voler, chasteté absolue, détachement des biens matériels pour ne s'autoriser que le strict minimum qui tient généralement dans un petit balluchon ou une boîte d'aluminium. Ils portent souvent sur leur front le signe de leur dieu.

Ce renoncement peut se faire en famille, chacun part alors de son côté, le père avec ses fils, la mère avec sa fille. Ils ne se reverront plus sauf si les hasards du chemin les font se croiser mais ils resteront alors étrangers les uns pour les autres.

On pense que le sâdhava concerne 10 % de femmes, les *astâvis*. On les rencontre beaucoup moins souvent.

La vie des sâdhus est faite de renoncement, d'ascèse, de méditation, de yoga et parfois de mortification. Strictement végétariens, ils ne mendient pas mais « bouctent » passivement des dons de nourriture, des petites quantités à chaque porte, c'est le *gacari*. Beaucoup consomment du hachich qui, pour eux, est toléré. Ils peuvent avoir un disciple, un *chêla*. Beaucoup de personnages hauts en couleur



Sâdhu pratiquant une posture acrobatique de yoga (ici à Pashupatahi, près des grottes de crémation de Khatmandou).

Tous les biens du renoncant tiennent souvent dans un simple petit paquetage roulé et un bâton de pèlerin, ici à l'enseigne de Shiva.







Aux origines
du monde

Mourir à Bénarés

La mort pour un hindou est un passage obligé vers une nouvelle vie, jusqu'à la fin du cycle des réincarnations avec la *moûrti* pour but suprême, la libération. Cette certitude entraîne une perception de la mort différente de celle des croyants de religions monothéistes où la fin de la vie a pour conséquence l'évaluation et le jugement sans appel vers un enfer ou un paradis qui devient un état définitif et éternel. Pour l'adepte de la réincarnation, une vie succède à une autre vie dans un cycle dont l'issue est très lointaine. La mort prend son unicité voire, peut-être, son intensité émotionnelle.

L'indigent, le lépreux, l'estropié doit le fardeau de tous ses handicaps à un mauvais *karma* consécutif à des actions négatives dans des vies antérieures dont il n'a pu plus le souvenir que le chrétien du péché originel. Le sentiment d'injustice qui en résulte est sans doute tempéré par la certitude d'une responsabilité passée. Les mérites acquis dans l'existence présente seront comptés pour obtenir dans une vie future un meilleur destin. Les mauvaises actions aussi car toutes, positives ou négatives, sont consignées dans le grand livre que les divinités consultent au moment de l'évaluation avant la réincarnation.

Bénarés, ville sainte entre toutes, et le Gange, bénéficient d'un privilège accordé par Shiva, le destructeur mais aussi celui qui reconstruit et par là même redéfinit créateur. Mourir à Bénarés, y être incinéré, peut arrêter le cycle épuisant des réincarnations. Cette défiance fait que beaucoup, sentant venir leur fin, viennent attendre et préparer leur libération sur les rives sacrées.

L'incinération — pour des raisons d'hygiène — doit être effectuée très rapidement après la mort, dans la journée de préférence. Les ghâts de crémation sont actifs en permanence. Depuis la nuit des temps, le feu sacré qui sert à allumer les bûchers ne s'est, dit-on, jamais arrêté.

Lorsqu'une personne vient de mourir, après les constatations médicales, on prévient les incinérateurs de

Manikarnika pour qu'un préposé, le *shov*, un intouchable, se rende dans la maison du mort et s'occupe du corps. Un membre de la famille va conduire le deuil, le plus souvent le fils aîné, le père, le frère, l'oncle, le neveu, à défaut un ami ou un voisin. Il peut aussi avoir été désigné par le défunt avant sa mort. Le *shov*, avec de la farine et de l'eau, fabrique une boule de pâte qu'il pose sur le cœur du défunt. La famille est dans l'affliction, les femmes pleurent. Lorsque le disparu est le chef de famille, son épouse coupe ses bracelets et les met aux pieds de son mari. Elle morne ainsi qu'elle renonce aux vanités du monde. Autrefois, à l'enseigne de Sati, épouse de Shiva, la femme, poussée par les pressions religieuses et sociales, était brûlée vive sur le bûcher de son mari. Le contraire n'était pas vrai lorsqu'une épouse disparaissait. Malgré quelques cas rituels rapportés, cette coutume cruelle, le *sati*, a disparu sur ordre des Anglais à la fin du XIX^e siècle.

Le *shov* frotte avec une lame les vêtements du défunt qui seront jetés au fleuve et l'on couvre le corps le plus souvent d'un tissu blanc pour les hommes, rouge pour les femmes, orange pour les vieillards. On répand sur lui des poudres de couleur et des colliers de fleurs comme pour des fiançailles.

Le deuil commence qui va durer dix jours pendant lesquels les membres de la famille ne pourront avoir de contacts physiques entre eux ni avec les gens de l'extérieur. Pour se laver on n'utilisera pas de savon et la bouse à dents sera une branche de bois fibreuse, le *manak*, racine d'arak (qui emploie d'ailleurs beaucoup d'Indiens).

Dans le rituel de la mort chez les hindouistes, il n'y a pas de prêtre ni de cérémonies telles qu'on les pratique dans le monde judéo-chrétien. Le personnage le plus important est celui qui conduit le deuil et qui participe à la libération de l'âme du défunt lors de la crémation. À la fin de la période de deuil, un brahmane vient à la maison pour rompre cette épreuve. Il reçoit de menus cadeaux du défunt.

La veuve devra s'habiller de blanc pour le reste de ses jours sauf si elle se remarie, ce qui est difficile car elle est



Sur une échelle de bambou, le corps traverse rapidement la ville, porté par des *chadai* qui chantent « la mort montre le chemin vers Dieu ».



Le conducteur du deuil participe à la mise en place de branches et de planches d'un bûcher.

très mal considérée et dépend de sa belle-famille. Mais le remariage ne lui est pas formellement interdit. Elle agrémente souvent son sari de motifs décoratifs et se permettra parfois quelques couleurs discrètes de tonalité douces contrastant avec les saris des jeunes filles et des femmes mariées qui aiment porter des couleurs très vives, voire flus.

Après les préparations à la maison, on charge le corps du défunt, recouvert d'une étoffe brillante, souvent orangée — la couleur de Shiva — sur une échelle de bambou. Si la distance est longue, on pose le mort sur le toit d'une voiture ou d'un taxi, sinon le brancard est porté sur les épaules de plusieurs *chodals*, parias qui traversent la ville à vive allure en chantant « La mort montre le chemin vers Dieu », jusqu'au ghât de crémation, le plus souvent Manikamika. Les hommes de la famille suivent, parfois quelques femmes.

Les familles les plus démunies, qui ne peuvent payer le prix du bois de l'incinération, envoient leur défunt à



Les brahmanes et les dignitaires de haute caste ont le privilège d'être incinérés à des emplacements spéciaux...

... mais le résultat rétablit l'égalité.



Haridhachandra ghât, le « feu électrique » municipal, lui aussi sur les bords du fleuve en amont. Là, pour quelques roupies, le corps est poussé dans un tunnel, des portes se referment, il est incinéré en 20 minutes, plus ou moins bien parait-il et sujet aux aléas des pannes, fréquentes, de courant. Les restes imparfaitement consumés sont jetés dans le fleuve. Sur ce ghât très ancien, peu apprécié des Indiens, on pratique encore aussi quelques cérémonies traditionnelles.

À Manikarnika, les ghâts principaux de crémation, la plus grande animation règne. C'est un espace encombré où se côtoient péle-mêle les professionnels de la mort, marchands de bois, porteurs, doms, gardien du feu sacré, sâdhua, peins vendeurs de nourriture et de thé, coiffeurs, barbiers, chadals, familles qui attendent, habitants pauvres du quartier dont les maisons jouxtent les temples et les ghâts, mendicants, badauds, collectionneurs d'offrandes, agboris, rabauteurs vers les marchands de soie, guides vrais et faux pour touristes frustrés de photos car ici elles sont interdites, vaches sacrées, corpalleurs et autres vendeurs d'orviétan...

Il règne un désordre qui n'est qu'apparent. Les crémations principales se pratiquent au Jâsain ghât mais les temples, temples, puits, anciens moulins, constructions diverses, escaliers, piles de bois et bateaux sont tellement entremêlés qu'il est difficile de discerner la finalité de chaque emplacement.

Lorsque le cadavre arrive, il est déposé à même le sol et prend son tour sur une file d'attente, qui peut compter de nombreux corps, jusqu'à ce qu'un emplacement se

Les quatre états de la crémation.

Le cadavre attend sur la berge la purification rituelle par l'eau du fleuve sacré.

Il est recouvert de tissus chatoyants et de fleurs qui seront jetées au Gange.

Au premier plan, dépouillé de ses appareils, dans un simple linceul blanc, il est déposé sur le bûcher.

Plans médian et arrière : les corps se consomment avant la dispersion des cendres dans le fleuve.





Portraits & rencontres



Les enfants de la soie

Le travail de la soie fait la fierté de la ville depuis des siècles. On ne la produit pas à Bénarès; elle vient de Chine, mais on la tisse et on la commercialise ici. La réputation des brocarts de Bénarès — mélange de soie et de fil d'or — est mondiale. Dans les petites rues hindoues du centre, près du Temple d'or, les boutiques de marchands opulents présentent les productions locales souvent d'une qualité exceptionnelle. Ici les femmes indiennes, toutes en sari, sont les premières et les principales intéressées. Comme pour les bijoux d'or ou d'argent, on compare dans le calme et on marchandé très longuement et fermement, assis sur les mate-

las qui couvrent le sol des échoppes remplies à craquer de pièces de soie.

Sur les lieux touristiques, les visiteurs sont sans cesse la proie de rabatteurs qui, sous mille prétextes, s'arrangent pour les guider et les orientent tout droit dans une *silk factory*, le plus souvent la boutique hindoue du père, du frère, du cousin ou de l'ami du faux guide, déguisée en atelier avec quelques métiers ou s'affairant des figurants. Le but final est toujours de vendre, au prix le plus cher, saris, écharpes, cravates ou cravats d'une soie qui n'en a parfois que le nom. Nombre de touristes repartent avec de la *benarasi silk*, convaincus d'avoir été intraitables en affaire et de revenir avec des pièces de musée.

Il est plus difficile de visiter les vrais ateliers situés en





retraité dans le quartier musulman qui ne veulent ni visiteurs, ni publicité. Dans des rues étroites discrètes, derrière les murs décrépis de modestes maisons anciennes, se tiennent des trésors et se bâtissent des fortunes. Les guides de rencontre ou les conducteurs de rickshaw conduisent parfois les touristes aventureux dans ces pièces caiguës ou travaillent du matin au soir, sur de vieux métiers Jacquard en bois, équipés de cartes, des hommes mal payés et des enfants qui ont déjà disparu quand arrive le visiteur.

Il faut connaître les lieux, venir seul à l'improviste, et user de patience et de diplomatie pour voir les enfants au travail. Tous affirment qu'ils vont à l'école mais pas forcément au moment où vous arrivez.

- Tous les jours?
- Parfois.
- Tu vas à l'école le matin alors? Ou le soir?
- ...
- Jamais?
- Parfois jamais...

Le travail des enfants est un sujet délicat en Inde comme dans la plupart des pays en développement. Si l'école est obligatoire dans la plus grande démocratie du monde, beaucoup d'enfants — surtout les filles — y échappent par manque de ressources des parents. Beaucoup de temps partiel se pratiquent. Tant que de nombreuses familles vivent dans la misère, il sera impossible d'imposer l'école. Sans le travail des enfants à des tâches adultes, ces familles auraient encore plus de mal à survivre.

La suppression du travail très jeune et l'école acceptée ne passeront que par l'augmentation des ressources des plus démunis et une prise de conscience liée à une élévation du niveau d'instruction. C'est un cercle vicieux qui pourtant lentement se desserre avec notamment la mise en place récente d'une retraite pour tous les travailleurs ce qui leur assurera une certaine sécurité.





La suite...

c'est dans

« Bénarès, au-delà de l'éternité »

de Xavier Armange.

Un livre exceptionnel pour découvrir,
retrouver et mieux comprendre la
ville la plus étonnante de l'Inde.

A s'offrir, à offrir...